

Personne ne peut dire ce qu'il y a sous le crâne penché de Simon. Peut-être ces mots de sa grand-mère dont les doigts de javelle secs et froids faisaient frissonner sa bosse quand elle levait ses couvertures chaque matin, répétant toujours qu'à *tant dormir ses yeux finiraient par pourrir dans sa tête*; et lui malgré la menace rapatriait sur lui les draps, restant encore longtemps à l'abri de la lumière et des rumeurs, tourné contre le mur pour ne rien voir. Peut-être y a-t-il seulement des images sous ce crâne, comme celles que l'éducateur trouve parfois sur les carreaux de sa chambre, et que Simon a glissées la nuit sous sa porte, taches sans forme, crayonnées ou peintes de couleurs vertes et humides, comme de l'eau d'aquarium, effrangées à leurs bords, et semblables à des prairies sous l'eau, avec des tiges flexibles, et ondulant dans le courant. Il faut bien qu'entre les yeux de Simon et le sol monte cette brume de sous-bois, pour qu'il répète ainsi indéfiniment ses couleurs de marais; et sans doute la terre l'attire à elle puisque sa tête penche toujours, renvoyant vers le ciel l'arc de son dos.

Simon le Simple ne parle pas, ou si peu, seulement quelques syllabes pour dire la faim ou la soif, le sommeil ou l'envie de courir, la peur de la lumière et du bruit; du vacarme surtout des voitures et des camions de la zone; des hurlements des sirènes et des tôles. À peine s'il dit oui de sa voix aigre, se contentant le plus souvent de prendre ou de se reculer.

Mais l'éducateur le laisse aller vers la lande après le repas de midi, ayant compris

depuis longtemps qu'il ne sert à rien de lui imposer comme aux autres de rester au centre jusqu'à six heures pour des travaux dérisoires, et que Simon dédaigne. Et puis comment supporter de le voir déambuler de salle en salle de sa démarche mécanique et penchée, avec ce rythme syncopé des boiteux qui sonne dans les couloirs comme une requête de compassion. Au soir, la faim le ramène.

Bientôt la porte s'ouvre, et Simon file droit vers le sud en poussant du pied ses écorces, aspiré par les rues en pente qui mènent à la lande; il claudique dans les sentiers avec ce dos bossu qu'on voit seul émerger de la ligne des haies comme un fanal, et disparaître chaque fois qu'il va au sol requis par un trésor : une pierre que le gel a trouée ou fendue et dont il passe des heures à retrouver la forme, cherchant dans la terre les morceaux; une flaque d'eau, ou de l'herbe simplement qu'il caresse comme la peau d'une bête, passant doucement sa main sur le poil de la terre, laissant filer entre ses doigts les brins qu'agite le vent; des bestioles, et des orvets surtout qui se brisent comme du verre et qu'il tente de garder entre ses mains, les épaules et le crâne agités par la joie, les yeux clos, mais le visage tout ridé par ce rire muet qui éclate et rayonne à l'intérieur.

C'est ainsi que l'ont vu la première fois les deux Poussins de mouette, tout secoué par son rire du dedans; et, comme s'ils se connaissaient depuis toujours, sans autre forme de procès, sans marquer la moindre inquiétude, ils se sont passé les uns aux

autres le serpent de verre en se contorcionnant, les deux poussant de petits cris d'admiration et de plaisir. À peine ont-ils jeté un œil sur la bosse de Simon, à peine se sont-ils étonnés de le voir penché toujours vers le sol et sans montrer ses yeux jamais.

Aussi, maintenant, Simon le Simple leur parle volontiers; et c'est sans doute qu'ils l'ont interrogé d'abord comme ils parlent aux mouettes, plus par gestes que par mots, comme on fait dans l'amour, partageant le plaisir et la douceur des choses, ou leur rudesse, leurs maléfices, comme on partage un territoire et les conditions de sa survie, sachant bien sans se l'être vraiment jamais dit de parole qu'on ne peut vivre là qu'ensemble, et vivre heureux qu'ensemble. Et, quand le temps aura passé et fait son travail de charpie, les deux Poussins de mouette se souviendront que c'est de flaque en flaque, de pierre en pierre, d'orvet en orvet que l'on pouvait vivre dans le même étonnement ravi, l'un ayant donné aux autres la familiarité des scolopendres, l'eau vivace des ruisseaux, les ondulations de l'herbe, quand les deux autres ont attiré vers la falaise le boiteux, l'initiant au vertige, à leurs fortunes de mer et aux embruns, le vacarme de la mer étant le seul qui ne le fasse pas s'enfuir.

Et puis la voix.

La première fois que Simon l'a entendue, ils étaient tous les trois parmi les mouettes. Les deux Poussins jouaient à compter les oiseaux, prétendant retrouver à chaque

passage de la colonie ceux qu'ils avaient baptisés, *La Grise*, *Le Grand Bec*, *La Grincheuse*, *Patte d'Aigle* ou *La Gourmande*, pariant pour le retour de l'une ou l'autre, battant des mains et hurlant quand l'élue, ayant piqué si près que c'est d'entre leurs doigts qu'elle arrachait le bout de lard ou de pain qu'ils lui tendaient, avait fixé sur eux le temps d'un éclair cet œil d'un autre monde, rond, vif, et noir comme une goutte de nuit.

Et quand la voix était venue, familière et chaude, à croire que c'était l'haleine même de la lande, ils avaient vu le Simple interrompre le jeu de pierres qu'il menait un peu à l'écart, et frémir comme un cheval. Il n'avait pas bougé cependant quand ils s'étaient levés, refusant de les suivre, mais il tremblait toujours quand ils eurent disparu.

Il en aura fallu du temps pour le mener jusqu'à la voix. Mais au bout du compte cela s'est fait de soi, exactement comme les Poussins se sont acquis la familiarité des oiseaux, c'est-à-dire sans la chercher ni la vouloir vraiment, par la force des choses, comme des bêtes se partagent l'abreuvoir. Peu à peu Simon le Simple les a suivis, répondant lui aussi à l'appel de la fée. Il s'est arrêté une première fois derrière le grand orme au bord de la route et puis, enhardi par leurs gestes, il s'est approché du portail.

Mais pour qu'il entre dans le jardin, il a fallu que la fée elle-même vienne jusqu'à lui : Qui es-tu, toi, a-t-elle répété plusieurs fois, tandis que les deux autres, dansant à

ses côtés lui criaient : C'est Simon, c'est Simon, Simon le Simple ; et elle disait en souriant : Qui es-tu, toi, Simon le Simple. D'où viens-tu.

Dis-moi qui tu es, Simon, répétait-elle.

Mais lui n'avait pas répondu, toujours incliné vers le sol, jusqu'à ce qu'elle fût tout à côté de lui : Ne veux-tu pas me répondre, lui avait-elle demandé. N'auras-tu rien à me dire.

Simon se tait.

La voix, toute proche maintenant, vibre au-dessus de lui.

C'est ainsi en hiver, quand la terre est nue et que la lumière du petit jour traverse l'entrelacs des branches, qu'elle fait chanter les gouttes d'eau au bord des feuilles et des pétioles fragiles, qu'elle se brise au tranchant du givre, aux bords coupants des gouttières et des flaques d'eau prises par la glace. L'eau même des caniveaux y est plus belle ; elle court sur les détritiques sans se souiller, sans rien perdre de son éclat. Ces choses-là sont les alliées de Simon ; ce sont elles qu'il aime à toucher, accroupi sous les haies, près des trous d'eau, ou dans les parkings de la zone, occupé à suivre du doigt les filets d'huile mordorés, les brindilles, les gravillons tout bleus, tout ce que fait chanter la lumière. Ces choses-là le regardent ; elles lui parlent ; elles dessinent au sol un visage.

Telle est la voix qui vient à lui. Si proche, ce n'est plus l'écho qui ricochait sur la lande, portant vers eux trois le souffle diffus de la fée. Entendue de si près, c'est sa présence de source. On dirait

qu'elle pénètre et qu'elle enveloppe, mêlant tout à la fois le velours et le couteau.

Et ne serais-tu pas toi aussi un *Poussin de mouette*, dit-elle en souriant ; et les deux autres tout ravis de le voir associé au pacte des merveilles, trépignent et crient que, oui, certainement, il en est un ; mais qu'il est aussi le poussin des orvets et des crapauds, le poussin des pierres et des osselets, et ils font tinter dans leurs poches le butin du jour, ramassé à l'ombre de Simon.

Elle ne les écoute pas, tout occupée par le silence du Simple, par son crâne penché ; elle approche ses mains des cheveux hirsutes et les pose doucement. Sous cette fraîcheur-là, souple aussi comme un duvet, Simon tremble comme jamais, laissant aller les doigts sur sa nuque.

Quoi donc se défait, là, dans son dos, et circule jusqu'à son ventre, jusqu'à ses jambes ; quoi donc, qu'il a oublié depuis les caresses de la vieille aux doigts d'os et de glace, lui donne cette audace de lever ses deux mains, de les poser à même la douceur sur ses cheveux comme s'il voulait faire sienne toute cette réserve de plaisir, la mettre en cage. Et la fée continue de sourire, accentuant la pression de ses doigts pour qu'il relève la tête et qu'elle voie son visage ; et lui enfin doucement cède, et tourne sa face de hibou vers le bleu du ciel. Et c'est plutôt de l'eau, et des paysages, et puis encore des paysages, avec, tout autour, les petits plis des paupières mauves, les arcs de cercle du sourire, les mèches des cheveux que le vent fait aller légèrement.

La fée se fraie un chemin vers le visage tout fripé du hibou que leurs quatre bras enserrent encore, l'enfant gardant toujours emprisonnées sous les siennes les mains si expertes ; elle voit bien ce teint blême, cette pâleur malgré les courses sur la lande, ces marques anticipées du grand âge, tous signes du temps amer auxquels son propre corps à elle ne cesse d'opposer un déni au long des jours sereins ; et elle atteint enfin les yeux voilés de Simon, gris brumeux, ou glauques, et comme recouverts d'une taie ; longuement ils se refusent, pris de panique, ils vacillent, virant à droite, à gauche, s'abritant sous les paupières, derrière les cils, revenant au jour, cherchant refuge dans les mèches de la belle femme qui les traque. Mais elle connaît bien le pouvoir de sa magie ; elle sait à quoi s'en tenir avec ses propres yeux. Et bientôt, à mesure que leurs mains se délient et que leurs bras retombent, les yeux de Simon s'immobilisent. Son regard ne fuit plus, ne cherche plus ; c'est comme s'il s'oubliait ; il ne montre plus ni honte ni peur. Elle le voit s'ouvrir démesurément, demeurer là, en suspension, soutenu dans l'air comme par miracle, tenu à elle par un fil. Au coin de la bouche de Simon, les rides de l'amertume s'écartent, se fendent ; ses lèvres s'entrouvrent et frémissent ; ses yeux rosissent et se mettent à briller, noyant la taie qui les masquait.

Tellement abandonné, Simon, et vidé de lui-même, tellement offert, que d'un coup tout le visage de la fée s'engouffre en lui, l'envahit, descend jusqu'à son ventre,

et le pince si fort qu'il porte les mains à sa poitrine; oui, tout ce visage en lui, avec les paysages innombrables des yeux et tout ce qui les entoure: les mèches qui retombent sur ses joues et sur son front, ses lèvres chaudes un peu craquelées, les plis de son menton, et puis, derrière, les nuages et les golfes du ciel dans les nuages, les branches de l'ormeau qui font les vagues dans le vent, les deux poussins qui gesticulent, battant des mains, criant: Il a souri, Simon, il a souri. *Poussin de mouette, Simon, Poussin de mouette.*

Et comme la fée, brutalement détachée de lui, se tourne vers ses enfants, Simon s'arrache à la douceur du sortilège et s'enfuit, courbant sa bosse sur son nouveau trésor, rendu à sa course bancale au creux des pierres.

*

Pour chacun le temps tressaute et cahote, mais en secret il trace sa ligne sombre de petite mort en petite mort; le plus souvent on l'oublie, on colmate les brèches, on recouvre les fissures; on dit en souriant que ce n'est rien, rien que du temps qui se dessèche peau après peau: on dit cela pour se donner une contenance ou pour se rassurer peut-être; mais on sait bien où tout mène pour en avoir vu peu à peu, et par force, un grand nombre, de ces visages de cire se défaire minute après minute sous ses yeux. Et l'on ne sait comment combler le trou qu'ils font. Alors on parle beaucoup, ou l'on écrit, quand ça vient,

histoire de relancer la machine, puisque l'on aime aussi à vivre.

Voilà ce que pense l'éducateur là-haut, dans sa petite chambre du foyer, d'où l'on voit, plus loin que le béton de la zone, la route qui mène à la lande, et parfois, quand le temps est au beau, un petit filet de mer très au large, du côté des îles invisibles. Mais il n'aime pas ce vague à l'âme, l'éducateur, et toute cette imagerie qui vous poisse l'air du temps ; cela fait de vous un incapable, inapte en tous les cas au service des corps malhabiles et désarticulés qui ne cessent de trébucher, de se souiller et d'en appeler à vous de leurs yeux frêles, toujours fuyants, de leur bouche humide.

Il se penche un peu, ayant aperçu du côté de la scierie la silhouette de Simon. Simon le Simple, murmure-t-il, Simon le fidèle.

Mais aussi il a dû le punir il y a quelque temps pour être rentré bien plus tard que prévu, à la nuit tombée, et plusieurs jours de suite. Affaire sans conséquence pour eux deux : la confiance demeure, puisque Simon continue de glisser la nuit des dessins sous sa porte ; et même ils sont de plus en plus nombreux, avec ici et là quelques trous de lumière dans le fouillis glauque ; des taches claires au centre du motif.

Et puis l'éducateur sait maintenant où va Simon depuis quelques semaines, l'ayant accompagné deux fois sur la lande après s'être assuré de son accord par quelques signes connus d'eux seuls. S'il l'a suivi toutefois, c'est comme à distance de rêve ; sa présence n'a jamais pesé plus lourd

qu'un poids de feuille. Il a pu simplement constater combien semblait familier son commerce avec les deux Poussins, leur rencontre au détour d'un sentier ou derrière un mur ne donnant lieu à aucun mouvement d'étonnement, comme s'ils venaient tout juste de se quitter, et que la région fût un immense jardin offert à leur complicité. Pourtant l'éducateur ne croit pas que ce jardin soit celui des délices : il sait bien quel savoir révèlent aussi les jeux des enfants, d'une cruauté parfois aussi savourée que celle des adultes.

Et du reste s'ils avaient eu le temps ou l'opportunité de s'adresser à lui, s'ils avaient songé à se soucier de cette autorité en maraude et dont la présence était ni plus ni moins incongrue que celle de toutes les autres ; et de toute façon, s'ils avaient estimé que cela méritait d'être mis en parole – la parole, ses cris, ses murmures, n'était-elle pas pour eux spontanément réservée à l'expression du plaisir – les deux Poussins de mouette auraient pu tenir à l'envi la liste de leurs terreurs, de leurs rencontres amères, le versant sombre de leurs joies : cadavres d'animaux au pied des falaises, crânes de chèvre blanchis par le soleil ; hérissons ou encore renards tout chauds au bord de la route avec ce rouge brun des viscères giclés tout autour, et les queues soyeuses, intactes, qu'ils n'osaient toucher. Avec, aussi, au-dessus d'eux, le vol des corneilles et des pies au bec sanglant qui emportaient des morceaux de chair ; et puis les mouettes surtout, leurs familières, blanches et gracieuses, qui réclamaient

leur dû, criant plus fort que les oiseaux noirs.

Peut-être l'éducateur pressent-il quelques-uns des actes de cette dramaturgie quotidienne, même s'il se tient seulement aux lisières de l'âme enfantine, s'étant peu à peu persuadé qu'il serait vain d'aller au-delà ; mais ce monde-là lui est quand même moins fermé que celui des adultes, puisque ceux-ci, parents ou tuteurs, découragent toutes ses approches à force d'explications et de revendications interminables, ou au contraire par leurs silences, leurs yeux qui se dérobent.

Et bien sûr cela n'a pas été le cas avec la femme si belle, l'écrivain, qu'il a abordée par-dessus la haie de sa villa, le jour où les jeux des enfants l'ont conduit jusqu'à elle. Il s'est cru tenu alors de lui présenter Simon, le recommandant en quelque sorte, et si ce n'était pas outrepasser les lois de la plus banale sollicitude, à sa bienveillance. Du moins si elle voulait bien comprendre que Simon est un cas particulier. Mais pas plus à la vérité que chacun d'entre nous, avait-il ajouté dans un souffle.

Elle avait simplement répondu que Simon était de tous ses amis le plus farouche, le plus insaisissable, mais aussi le plus attachant ; qu'elle n'avait jamais obtenu qu'il entre chez elle, mais que, depuis le temps que de sa chambre là-haut, quand elle écrivait devant sa fenêtre, elle le voyait courir derrière ses enfants sur la lande, elle avait pris l'habitude de les associer, de les confondre, tout naturellement : trois *Poussins*.